L'INTRANSIGENT

ET LE JOURNAL DE PARIS

POLITIQUE — INFORMATIONS — LITTÉRATURE — SPORTS — VIE PARISIENNE — THÉÂTRE

DIRECTEUR : LÉON BAILBY

RÉDACTION ET ADMINISTRATION :

4, RUE DU CROISSANT ET 27, RUE DES JEUNES — PARIS

TÉLÉPHONES : 102-33, 130-27, 130-87

PUBLICITÉ, ANNONCES, PETITES ANNONCES : AUX BUREAUX DU JOURNAL

ABONNEMENTS :

PARIS, SEINE, SEINE-ET-OISE ..	3 MOIS 5 FR.	6 MOIS 10 FR.	1 AN 20 FR.
DÉPARTEMENTS	3 MOIS 6 FR.	6 MOIS 12 FR.	1 AN 24 FR.
ÉTRANGER (UNION POSTALE) ..	3 MOIS 9 FR.	6 MOIS 18 FR.	1 AN 35 FR.

LES ITALIENS ONT RELÂCHÉ LE « TAVIGNANO »

LA FERMETURE DE LA FACULTÉ EST MAINTENUE PAR LE CONSEIL DES MINISTRES

VISAGES ET PAYSAGES

Cécile Sorel

DANS

la « Dame aux Camélias » à Marseille

Le théâtre du Gymnase, à Marseille : une petite salle coquette... Le décor même du théâtre de Madame avant ses récentes transformations. D'ailleurs, un public élégant qui pourrait passer pour celui d'une première parisienne, mais avec quelque chose de plus : un abandon saranné et si aimable ! On épêche des oranges au balcon, comme au temps du grand Frédéric à l'Ambigu...

Au moment des entr'actes seulement, nous nous rappellerons que nous sommes à Marseille : qu'il y a derrière nous les quartiers chauds du Vieux-Port, la Joliette qui sent la ruelle d'Orient et la Grande Bleue dans les bassins encore froids de soleil.

Aux entr'actes nous aurons, en effet, sur nos fauteuils, les interminables cris entrecroisés des officieux du théâtre. Ils expriment si vivement l'âme chantante de la ville où a pleuré Sapho... « Orin-ges... pistaches... la guimove... le sucre d'orange ! ! ! » Rappel local délicieux : il semble que le cri des marchands de coquillages des quais soit entré ici, irrésistible. Et puis le marchand de programme nous proposera ses feuilletons avec un sourire déjà napolitain : « Voyons, monsieur, avé la photographie de mademoiselle Saurel ! » Et puis les spectateurs, très bien habillés, des loges, parleront pointu, comme ils disent en Provence. Parler pointu, c'est-à-dire amenuiser son verbe, essayer d'éviter l'assent !

Comme si quelqu'un allait s'y tromper !

... Ah ! Thomas Graindorge, pourquoi avoir seulement officié aux Italiens ! Quelle belle page il y avait à écrire ici !

Mlle Sorel vient d'être étonnante...

Elle a été Marguerite Gautier, avec ses cris d'amour, ses sanglots étouffés, sa fièvre ardente de vivre, de vivre quand même... Cette comédienne nous a révélé des ressources imprévues de son art. Elle a dépensé, ce soir, des dons profonds d'humanité qui ont galvanisé le pathétique un peu amolli de Dumas fils. Deux grandes mairaines se sont penchées sur la nouvelle Marguerite Gautier : la Duse qui fut femme dans ce rôle jusqu'au déchirement et Sarah-Bernhardt, agonisante et mince déjà d'ailleurs comme une vraie fleur de camélia mal protégée par l'atmosphère de la serre... Je crois que Mlle Sorel a apporté quelque chose de nouveau et de très subtil dans l'interprétation du personnage. Elle a noté finement la courte phase transitoire qui mène la grande courtisane dressée contre l'amour à la femme déjà vaincue par lui et qui va se faire son esclave...

Souvenons-nous que, dans le roman, Marguerite s'écrie dès le premier aveu murmuré par Armand : « Mais vous êtes donc bien riche, malheureux ? » et elle ajoute purement : « Savez-vous que je dépense sept à huit mille francs par mois ! »

Mlle Sorel a rendu, par le prestige de sa coquetterie hautaine et de sa beauté, l'artifice et le bluff à la fois ingénus et profonds des grandes courtisanes — ce que Dumas fils appelait : « L'insolente opulence de leur beauté, de leurs bijoux, de leurs scandales... »

Nous voyons ainsi Marguerite dans son ultime et tremblant éclat... Elle n'est que la petite-fille bourgeoise de ces grandes courtisanes antiques dont le luxe reposait sur un peuple d'esclaves, mais, autour d'elle, il y a malgré tout ce quelque chose de fatal et de prestigieux, cette auréole qui semble faite de la cristallisation de tous les désirs et toutes les envies et qui est, autour des princesses d'amour comme la lumière est autour d'une fée... Lentement, nous allons voir le mauvais prestige de Marguerite s'éfrayer, rayons d'or à rayons d'or, comme un nimbe qui ne retient plus ses paillettes.

La femme va apparaître, pantelante, mais combien grande ! Son corps désormais enferme une volonté, mais une volonté négative : celle de l'amour. Duel intérieur effrayant par sa complexité.

Avec la Marguerite de ce soir, comme nous voilà loin d'une interprétation arbitraire ou tout d'une pièce. Nous allons sentir battre le grand frisson de la vie... Marguerite aime. La voilà acquise à l'éternelle loi passionnée, devenue aussi pitoyable que les autres femmes et, comme elles, à la merci de l'amour, qui est toujours sacrifice et divine faiblesse. Et puis elle va mourir. Elle ne sera plus à la fin de la pièce qu'une femme-enfant dans ses dentelles — petite fille de jadis dont l'instinct avait peur de toutes les forces inconnues, si effectives aujourd'hui !

Mlle Sorel a été déchirante de tendre et frémissante féminité. Le dernier acte, joué par elle, perd de son côté fleuri et mélodramatique. Dépouillé de l'artifice et de la convention dramatiques, il prend toute son ampleur et sa vraie signification tragiques. Les mots désormais seront des signes étriés et morts. Toute la force à dégager sera donnée par la comédienne qui arrache pour nous les douleurs et les frissons de sa chair et de son cœur. L'agonie jouée par Sorel est épouvantable. On pense que cette grâce tout entière est condamnée, que ces lèvres si doucement dessinées, dirait-on, par les cantiques d'amour et que ces beaux yeux meurtris d'amoureuse vont s'éteindre et se fermer, que tout va finir, qu'il ne restera plus bientôt de cette jeune amante qu'une belle chevelure intégrale et comme vivante — la chevelure enchanteresse de cette amante anonyme qu'on garde en cette même Provence dans un petit cerneil de verre...

L'angoisse devient si lourde qu'on a hâte que la pièce finisse, que le rideau se relève sur la comédienne, debout, souriante et rose de joie, devant le public qui l'acclame — ce bon public ingénu qui n'a peut-être pas compris tous les efforts de l'interprète, mais dont l'instinct vient d'être touché jusqu'au tuf et qui crie : bis, bis, bis ! oui, éperdument, afin de débonder d'un coup son émotion trop longtemps contenue.

MAURICE-VERNE

M. D'EHRENTHAL A L'AGONIE

Berlin, 27 janvier. — La Nouvelle Correspondance de la Société annonce que l'état du comte d'ehrenthal, ministre des affaires étrangères, est désespéré. Une issue fatale est possible d'un moment à l'autre.

EN PASSANT...

Le replâtrage

L'Italie s'est enfin décidée à nous donner satisfaction. Et nous nous en félicitons sans réserves, si elle l'avait fait plus tôt.

Du moins, le gouvernement français trouve dans la solution du différend la récompense de sa fermeté. L'accord intervient reconnaissant le droit à la France de vérifier elle-même au Frioul (pourquoi pas à Tunis ?) l'identité des 20 Turcs. L'accord ne dit pas un mot — car la France s'y est refusée — de l'identification des prisonniers telle qu'elle a été faite par l'Italie. Il était donc bien inutile qu'elle se livrât à ce luxe d'enquêtes, d'interrogatoires et de vérifications des prisonniers. Elle a pu, avec cette petite comédie, amuser un instant sa presse et son opinion surexcitée. Mais pour les Chanceries, pour les gens raisonnables et renseignés, il n'en reste pas moins que l'Italie a fait là un geste inutile, dont il ne lui est pas tenu compte, et que ce fut une inévitabilité doublée d'une maladresse.

Tout cela, on se contenterait de le penser sans le dire si la réconciliation était complète, sincère et cordiale. Mais le moyen de se donner l'accolade quand survient, à la même heure, un nouvel incident ! La persistance des bâtiments italiens à freter la Méditerranée en mer conquise et à infliger d'inutiles vexations au pavillon français traduit mieux que les articles de commandé inspirés aux journaux officieux les pensées secrètes de Rome. Certes, la presse italienne est courtoise avec nous, par ostie, et affirme sa bonne volonté. Mais comment la croire si les actes, chaque jour, démentent les paroles ?

Nous avons cultivé d'un cœur sincère l'amitié italienne, nous pensions que le peuple italien nous a, de très bonne foi, rendu nos bons procédés. Mais il apparaît bien que les dirigeants ne suivent pas le mouvement populaire. D'un côté, la Consulta prépare le renouvellement de la Triplice. De l'autre, grâce à un fait nouveau, la guerre, le peuple est redevenu « africain » comme au temps de Crispi, et s'il se croit déjà le maître en Tripolitaine, il recommence à regretter d'avoir jadis accepté notre installation à Tunis.

Ainsi s'élabore une nouvelle mentalité italienne qui se traduit et se trahit, de temps à autre, — trop souvent, — par des défaits comme celui de Cagliari. — Il faut le savoir : il faut avoir le courage de le dire. Et il faut encore aviser.

LÉON BAILBY

UN INCIDENT FRANCO-ITALIEN PAR JOUR

Le « Tavignano » est relâché

C'est le « Carthage » qui ramènera au Frioul les passagers enfin libérés du « Manouba »

La plus noire du nauage est passé. Les prisonniers nous seront rendus et le Tavignano est relâché. On sait que les deux gouvernements sont tombés d'accord hier sur un texte qui règle les deux premiers incidents d'une manière satisfaisante. Il ne restait plus qu'à signer cet accord.

Au commencement de ce document, il est affirmé que la discussion fut menée avec la plus grande cordialité, il est parlé de sincère et constante amitié entre les deux pays. Formule de politesse ; nous sommes encore trop près des événements pour la faire nôtre, pour oublier qu'il nous a fallu parler plus haut que de coutume pour obtenir, difficilement, une légitime satisfaction.

L'accord renvoie devant la cour de La Haye l'incident du Carthage. « En ce qui regarde la saisie du paquebot Manouba et des passagers ottomans qui y étaient embarqués, cette opération ayant été effectuée, suivant le gouvernement italien, en vertu du droit qu'il déclare lui appartenir, les circonstances spéciales dans lesquelles cette opération a été accomplie et les conséquences qui en découlent seront soumises également à l'examen de la haute juridiction internationale, instituée à La Haye. »

Quant aux prisonniers turcs, ils seront remis au consul de France, et le Carthage ira les chercher à Cagliari d'où ils seront ramenés au Frioul. Là, ils seront examinés sous le point de vue des connaissances médicales et repartiront pour la Tripolitaine ; si parmi eux se trouvaient des combattants, ceux-ci seraient renvoyés à la frontière allemande ou suisse.

La nouvelle de l'accord était gâtée ce matin par celle d'un troisième incident : un troisième navire français, le Tavignano, était saisi par les Italiens et mené à Tripoli.

On ajoutait des détails qui aggravait singulièrement l'incident : le navire aurait été saisi dans les eaux françaises ; des charlatans auraient été bombardés ; le navire serait chargé d'un service postal régulier. Le troisième de ces points est encore contesté.

Le second point paraît douteux. On ne croit pas que des charlatans aient été bombardés.

Ce qui serait le plus grave serait la saisie dans les eaux tunisiennes ; mais il faut attendre que ce point soit élucidé.

D'ailleurs le Tavignano a été relâché et nous avons montré en face des circonstances de ces jours-ci assez de force et de fermeté pour ne pas nous laisser aller à une colère nerveuse, sans avoir étudié la cause.

LES PASSAGERS DU « MANOUBA »

Le sort des passagers du Manouba sera définitivement réglé à Marseille, et plus exactement au Frioul par une commission composée de trois membres : un haut fonctionnaire de la Société Générale, un médecin et un ingénieur. Statuant sur le rapport de cette commission, le gouvernement français décidera ensuite en toute indépendance s'il doit permettre aux Turcs de gagner la Tunisie et la Tripolitaine, ou bien au contraire (au cas improbable où il s'agirait d'officiers) les faire reconduire à la frontière. Pas à la frontière italienne, bien entendu. Les vingt-neuf Turcs vont s'embarquer à Cagliari à bord du Carthage en compagnie du vice-consul de France, M. Léca, qui les conduira jusqu'au Frioul.

L'INCIDENT DU « TAVIGNANO »

Le Tavignano est relâché. On lira ci-dessous une dépêche de Rome qui présente la thèse italienne sur cet incident, thèse qui plaide les circonstances atténuantes. Il ne reste plus qu'un seul point d'importance à éclaircir : c'est si le navire a été arrêté dans les eaux territoriales françaises.

Rome, 27 janvier (service spécial de l'Intransigent). — Le gouvernement italien a donné l'ordre ce matin par télégraphe aux autorités maritimes de Tripoli de relâcher le vapeur français Tavignano, de la Compagnie mixte de navigation, qui avait été arrêté hier soir, à cinq heures, entre Zaris et les Bilans et conduit à Tripoli.

On s'efforce, dans les milieux officieux, de démontrer qu'il ne faut voir nulle intention vexante à l'égard de la France dans le fait que le Tavignano fut emmené à Tripoli, tandis que le steamer allemand Fera, arrêté en même temps et au même endroit, était relâché après visite sommaire. Les autorités prétendent qu'elles savaient de source sûre que depuis le commencement des hostilités ce navire faisait de la contrebande de guerre et qu'il était donc tout naturel qu'il fut soumis à une visite approfondie.

PAS DE BOMBARDEMENT

Les informations que nous avons recueillies à Paris aussi bien que celles reçues de Rome par téléphone sont d'accord pour affirmer l'impossibilité qu'il y ait quelque chose de vrai dans le télégramme reçu de Ben Gardian, le petit port tunisien situé à la frontière tripolitaine, dans lequel on prétendait que les mahonnés (chaland de pays) allant au-devant du Tavignano avaient été bombardés par des torpilleurs italiens.

La capture du Tavignano est tout à fait inexplicable. Le navire transportait quatre tonnes de marchandises diverses, constituant son chargement habituel et ne pouvant prêter à confusion. Il y avait en plus, à bord, les sacs de la poste, mais aucun passager. Il est confirmé que le Tavignano a été capturé par les Italiens au large de Razziva, mais on ignore dans quel port il a été envoyé. On suppose, cependant, qu'il est à Tripoli, mais on ne possède aucun renseignement à ce sujet.

SAISIE INEXPLICABLE

Marseille, 27 janvier. — Le directeur de la Compagnie Mixte a reçu ce matin le télégramme suivant de M. Pedolape, agent de la Compagnie à Tunis. « La capture du Tavignano est tout à fait inexplicable. Le navire transportait quatre tonnes de marchandises diverses, constituant son chargement habituel et ne pouvant prêter à confusion. Il y avait en plus, à bord, les sacs de la poste, mais aucun passager. Il est confirmé que le Tavignano a été capturé par les Italiens au large de Razziva, mais on ignore dans quel port il a été envoyé. On suppose, cependant, qu'il est à Tripoli, mais on ne possède aucun renseignement à ce sujet. »

La Compagnie Touache, de Marseille, a envoyé à son représentant à Paris la dépêche suivante qui est arrivée à 11 heures ce matin :

Le Tavignano, arrêté hier par torpilleurs italiens dans les eaux territoriales tunisiennes. Nous en sommes aujourd'hui sans nouvelles. C'est un petit bateau postal, capitaine Amaciotti, faisant service postal entre Tunis, Sfax, Zaris, les Bilans. Il a 27 mètres de longueur, porte au maximum 200 tonnes de marchandises, loge des passagers dans petite installation arrière. Ignore quel prétexte invoqué par autorités italiennes, car Tavignano n'a rien de militaire, transportant seulement céréales, vins et vivres pour les ports ci-dessus nommés. Il n'a jamais fait de contrebande, car nos ordres précisent sont formels depuis l'ouverture des hostilités.

D'autre part, à la maison Desbois-Juno, agent à Paris de la Compagnie Mixte de Navigation, on nous a déclaré que le Tavignano n'est pas navire postal, chargé d'un service postal régulier.

LA VÉRITÉ SUR LES NÉGOCIATIONS

Les dernières journées des négociations à Paris ont été particulièrement actives. On a cru à un certain moment, dans les milieux officieux, que tout allait être rompu.

Jeudi soir, MM. di San Giuliano et Barrère étaient tombés d'accord sur un texte qui fut communiqué à Paris dans la soirée même.

On s'attendait donc à Rome à l'annonce officielle de la solution pour hier matin. Au contraire, on apprendit alors que tout était remis en question. M. Poincaré ayant refusé la formule proposée par M. Barrère, désavouant nettement ainsi l'ambassadeur.

Nous pouvons même ajouter qu'on a reçu de la formule acceptée par M. Barrère, le président du Conseil manifesta en termes mesurés, mais énergiques, sa surprise sur le sujet de la conduite de notre ambassadeur.

Donc, à Rome, on reprit la conversation. Tout tourna alors autour d'une phrase. L'Italie voulait qu'on écrive « En vertu des droits qu'il (le gouvernement italien) tient des principes généraux... » M. Poincaré, approuvé par ses collègues, exigea « déclare tenir » afin qu'il n'y eût nulle pression faite par avance sur la décision du tribunal de La Haye.

Le gouvernement français allait, dit-on, jusqu'à parler d'ultimatum. D'autre part, MM. di San Giuliano et Giolitti ne voulaient pas céder. La situation menaçait de devenir grave. Ce fut une dépêche de M. Tittoni arrivée à Rome dans l'après-midi qui décida le gouvernement italien à céder.

Le texte définitivement fixé fut envoyé à Paris par M. Barrère qui, à onze heures du soir, pouvait enfin compter à M. di San Giuliano l'adhésion finale du gouvernement français. Quelques instants plus tard, l'Agence Stefana communiquait à la presse le texte de la note.

L'INTERVIEW DE M. TITTONI

On sait que l'ambassadeur d'Italie a démenti l'interview qu'il avait publiée de lui-même. Nous sommes en mesure de rétablir la vérité sur cet incident.

Le soir où il tint ces propos, M. Tittoni était souffrant. Huit journalistes italiens étaient là. L'ambassadeur en fit monter un, M. Campolongo, lui fit des déclarations qui furent recueillies textuellement et transmises aux sept autres journalistes italiens.

Cinq sur les huit télégraphèrent ces déclarations, qui parurent en même temps dans Excelsior et dans le Secolo. On comprend alors que le démenti de M. Tittoni n'est qu'un démenti de pure forme.

Au Conseil des ministres

La Faculté de médecine ne sera pas rouverte. MM. Louppe et Malissin en disponibilité. — Nouveaux préfets. Les ministres et sous-secrétaires d'Etat se sont réunis ce matin, à 10 heures, à l'Élysée, sous la présidence de M. Fallières.

Le ministre de l'Instruction publique a été autorisé à créer la Commission supérieure des Études médicales.

Mouvement préfectoral

Le ministre de l'Intérieur a soumis à la signature du Président de la République le mouvement administratif suivant : M. Gervais, sous-préfet de Saintes, est nommé préfet des Ardennes en remplacement de M. Casad, mis en disponibilité sur sa demande. M. Bonnafous, sous-préfet de Libourne, est nommé sous-préfet de Saintes. M. Maunoury, secrétaire général de la Manche, est nommé sous-préfet de Libourne. M. Fauconnier, secrétaire général d'Eure-et-Loir, est nommé secrétaire général de la Manche. M. Bruyère, secrétaire général de la Marne, est nommé secrétaire général d'Eure-et-Loir. M. Pizot, secrétaire général de la Haute-Saône, est nommé secrétaire général de la Marne. M. Antoine, conseiller de préfecture de la Haute-Saône, est nommé secrétaire général de la Haute-Saône. M. Goyet, ancien sous-préfet, est nommé secrétaire général de l'Oise en remplacement de M. Laminis, mis en disponibilité sur sa demande. M. Faguet, conseiller de préfecture de l'Eure, est nommé sous-préfet de Murat. M. Ferral, conseiller de préfecture de l'Isère, est nommé conseiller de préfecture de l'Eure. M. Aguilera, sous-préfet de Pamiers, est nommé sur sa demande conseiller de préfecture de l'Isère. M. Fausser, ancien secrétaire général, est nommé sous-préfet de Pamiers. M. Lafarge, sous-préfet de Sartène, est nommé sous-préfet de Marvéols. M. Piniana, conseiller de préfecture de la Corse, est nommé sous-préfet de Sartène. M. Barré, conseiller de préfecture de Vaucluse, est nommé sous-préfet d' Apt.

L'agitation au Quartier

Après le meeting d'hier, on peut craindre de nouveaux troubles.

A l'Association Corporelle, on nous dit : « Le ministre avait demandé qu'un groupement ou une collectivité prit l'engagement que l'ordre ne soit plus troublé à la Faculté. »

Après la réunion d'hier soir, il est absolument impossible à une association quelconque de prendre cet engagement. Quant à l'ordre du jour auquel la majorité s'est ralliée — et dans quelles conditions ! — il ne signifie absolument rien. Il n'était pas besoin d'un meeting pour dire au ministre que « les étudiants désirent que la Faculté soit rouverte dans le plus bref délai ». Les délégations qui sont allées le voir lui ont assez dit sur tous les tons. Un certain nombre de nos camarades réunis ici après la réunion de l'A. G., ont d'ailleurs voté une motion déclarant qu'aucun ordre du jour n'ayant été voté régulièrement, ils ne seront engagés en rien par les décisions arbitraires que pourraient prendre quelques-uns de leurs camarades.

En somme, la situation est toujours la même. Le ministre dit aux étudiants : Soumettez-vous et j'ouvriai la Faculté. Les étudiants répondent au ministre : Ouvrez d'abord, nous verrons après. Le conflit, dans ces conditions, peut se prolonger longtemps encore.

« Ma Mère l'Oye »

C'est un petit ballet très original de M. Maurice Ravel

Il faudrait commencer cet article par un « Il était une fois... », un peu vieillot peut-être, mais toujours évocateur de contes charmants. M. Maurice Ravel m'en tiendrait sans doute rigueur car il ne veut point avoir écrit un pastiche des ballets d'autrefois, il a fait œuvre de musicien moderne, et on sait que la sensibilité de l'auteur de l'Heure Espagnole est une de celles qui font le plus d'honneur à la jeune école. Ma Mère l'Oye, qu'on jouera demain au Théâtre des Arts, nous le prouve une fois encore.

J'ai publié, nous a-t-il dit jadis, un recueil de petites pièces pour piano sous le titre de Ma Mère l'Oye. Elles étaient écrites pour enfant, il y avait La Pavane de la Belle au Bois dormant, Petit Poucet, L'air de la Belle et de la Bête, le Jardin féerique. J'ai donc orchestré, pour un petit orchestre de 32 musiciens, ces petites fantaisies musicales. J'ai ajouté quelques danses, et le tout est relié par un argument, fragile sans doute, mais suffisant pour qu'on comprenne mes intentions. La princesse Florine danse, se pique et s'endort, une fée redouble agréablement son sommeil en lui suscitant de jolis rêves. Le prince charmant la vient réveiller et la conduit dans le jardin féerique. Le rideau tombe.

J'ai voulu que tout soit dans, autant que possible. La danse est un art admirable, et jamais je ne m'en suis mieux aperçu qu'en voyant Mme Hugard régler les pas. Mlle Hugon, qui jouera la princesse, a elle-même trouvé quelques-unes des plus gracieuses figures, entre autres une interprétation dansée du « Réveil de la Belle au Bois dormant », qui est exquise.

Et je ne rendrai jamais trop justice à M. Rouché, à Dréca, à tous ceux, directeur ou décorateur, qui feront valoir mon ouvrage.

M. Ravel ne m'aurait point permis d'ajouter des souhaits pour le succès de sa pièce. Il est de ces artistes sincères qui écrivent des œuvres originales, un peu hautesaines, pleines de couleur et de vie. Et ceci encore est presque un conte. Il était une fois un musicien... — R. BIZET.

LA MISÈRE A PARIS

Destinées d'Épouvante

Leurs Guenilles

La garde-robe du miséreux, s'il est possible d'employer cette expression sans être ironique, est bien la chose la plus excentrique et la plus pitoyable aussi qui se puisse concevoir. L'homme qui n'a plus de chemise, a dit Jules Vallès, est un homme perdu. Cela est toujours vrai pour ceux qu'il appelle les réfractaires, pour les déshusés qui essaient de remonter le courant, de se hisser sur la plate-forme sociale d'où la misère les a délogés ; il est toujours vrai que l'homme qui n'a plus de linge ne peut solliciter quoi que ce soit sans risquer d'être conduit plus ou moins poliment dès les premiers mots de sa requête. Mais il en est autrement pour celui qui s'est acclimaté à cette existence et a pris le parti de vivre dans le cercle fangeux où il est tombé ; pour celui-là, il est souvent désavantageux de ne pas être pauvrement vêtu et même malpropre ; le pseudo-camelot qui vend des cartes postales ou la blague du jour, le marchand de bouquets, de lacets et de crayons ou celui qui en est réduit à tendre la main n'exerceront la pitié que s'ils sont couverts de loques et communiquent au passant une impression de grande détresse ; c'est pour cette raison que beaucoup de ces malheureux se montrent si peu empressés lorsqu'on leur propose quelque vêtement neuf, et préfèrent recevoir quelques sous ou même un morceau de pain !

La plupart d'entre eux n'ayant pas de domicile et changeant d'abri tous les jours sont obligés de traîner dans une musette leurs effets de rechange, ils portent tout sur eux ; c'est ainsi que vous les voyez se balader avec deux pantalons l'un sur l'autre, des vieilles chemises cachées sous un chandail déteint que recouvre lui-même une jaquette élimée et un pardessus aux poches déchirées.

Jules Vallès, dans ses Réfractaires, les a évoqués magnifiquement avec leurs accoutrements bizarres, leurs bicornes de polytechniciens, leurs pantalons d'enfant et leurs tuniques de garçons de recettes. Leur mise est toujours aussi excentrique. Se chaussant à un sou le pied au marché des Patriarches, ils s'en vont avec des frusques brûlées par le soleil, fripées par la pluie, traînant d'un côté quelque chausson informe et de l'autre une bottine à talon Louis XV. Pas un seul, parmi eux, qui ait un soulier à la mesure de son pied, un chapeau à la mesure de sa tête. Ils achètent leurs effets chez les revendeurs de la rue Saint-Médard ou chez les fripiers dont les diaboliques silhouettes s'évoquent dans certains trous de la rue Galande au reflet de sépulchrales bougies ; c'est pour cela qu'ils exhibent des jaquettes ridiculement larges qui les font ressembler à des excentriques de music-halls, des complets élimés qu'ils doublent de papier pour conserver un peu de chaleur, des pantalons dont l'entre-jambe descend aux genoux, des casquettes de collégiens, des chaussures dont ils ont enlevé le cuir pour laisser passer leurs ortrels déformés par les marches, des habits à queue dont ils retirent les basques dans leur culbutoir pour se soustraire aux quolibets de leurs copains. Beaucoup ont recours à des arrangements encore plus imprévus. Il y en a qui se couvrent de chiffons ou portent sur leurs épaules des tapis de table plus ou moins barlochés, dont les coins sont fixés sur leur poitrine par une épingle de nourrice, et d'autres qui se fabriquent des complets avec un sac muni de trois trous, un dans le fond pour la tête et deux sur les côtés pour les bras !

Une des conséquences les plus atroces de leur misérable condition est la vermine qui s'installe sur eux à demeure et les dévore. Il est vrai que beaucoup ont le cuir si endurci qu'ils ne la sentent pas. Ceux qui vivent en cabinets peuvent encore lutter contre le mal ; s'ils n'ont pas de cuvette, ils ont la ressource de laver leur linge dans de vieilles casseroles et la possibilité ensuite de l'étendre ; la chose est rendue plus difficile aux habitants des chambres, à qui le patron interdit, en raison de leur nombre, de pendre leur lessive qu'ils sont obligés de faire sécher la nuit à la chaleur de leur corps entre le drap et le matelas de varech, ce qui prouve une fois de plus combien tout est compliqué pour ces malheureux déshérités.

Pour ceux qui sont condamnés au séjour de la rue et ne peuvent, des mois durant, se débarrasser une seule fois, cela devient un intolérable supplice. L'excipès se multiplie, s'incruste dans leur chair. Ils ne sont plus qu'une vaste démanchéation. Épouvantable sujétion de leur misère ! Beaucoup comptent ce fleau au nombre de leurs pires souffrances. Ils marchent des journées entières se grattant jusqu'au sang, avec l'envie de déchirer leurs vêtements ou de se jeter à l'eau pour ne plus sentir l'affreuse souffrance. Ils ont bien l'asile ou on les épure ; mais ils redoutent les conséquences de l'étuve qui brûle les étoffes de leurs effets, les fripent, les